VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 30 OCTOBRE 1918 — No. 50

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIME
T... LES MERCREDIS
PAR
...UVIN

Toutes commun... concernant le journal ou l'imprime... devront être adressées :
Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377

LA LOI

Nous avions dernièrement le plaisir de visiter l'une de nos plus belles paroisses françaises du Manitoba.

Parmi les sujets de conversation, celui de la guerre prenait naturellement préséance.

Causant de la situation canadienne, un citoyen nous disait que chez eux pas un paroissien se trouvait hors la loi.

Tout en conservant ses opinions sur l'opportunité ou la sagesse des mesures gouvernementales, chacun avait tenu à honneur d'encourager tous les jeunes gens de la paroisse à se soumettre carrément à la loi et à faire leur devoir entièrement pour le nom de la paroisse et celui de la race Canadienne-française.

Les plus âgés s'étaient même concertés entre-eux et l'on avait décidé, dans les cas d'hésitation d'user de toutes les forces persuasives dont on pouvait disposer, pour amener les récalcitrants à reconsidérer leur decision et à se mettre en règle avec la loi du pays.

Le succès avait couronné leurs efforts et aujourd'hui personne n'était en faute.

Nous croyons que le cas mérite d'être cité comme exemple et nous voulons exprimer le souhait qu'il en sera ainsi dans toutes nos paroisses.

C'est là du patriotisme sage et éclairé.

Nous l'avons dit ici bien souvent.

Il importe à notre cause que notre situation soit après la guerre nette et bien tranchée.

Nous ne referons pas notre thèse.

Certes il est vrai que les droits de Dieu ne peuvent être affectés par les actions des hommes.

L'éducation religieuse de l'enfance est de droit divin; et rien au monde ne saurait soustraire les gouvernants à cette obligation qui nous est imposée par Dieu lui-même; mais, nous croyons pouvoir dire aussi, que ceux qui ici-bas se font les défenseurs de ce précepte, ne doivent pas négliger les moyens humains qui sont de nature à les aider dans leur mission.

S'il est vrai de dire qu'il y aura toujours des suppôts du diable, des ignorants et des inconscients pour contre-carrer nos efforts, il est aussi vrai de dire, qu'il y a dans le clan Anglais-protestant, des âmes droites et généreuses, prêtes à se joindre à nous dans la réclamation de nos libertés religieuses et de nos droits de conscience.

Humainement, si nous voulons reussir, nous avons besoin d'eux.

L'un des moyens les plus forts que nous puissions avoir, c'est la preuve qu'au moment où l'avenir de l'Empire Anglais était en jeu, nous avons fait notre devoir, tout aussi bien que l'Anglais lui-même.

Nous le répétons. Il ne sera jamais trop tard d'agir tant que la guerre ne sera pas finie.

Que partout l'on suive l'exemple donné par la paroisse dont nous parlons plus haut.

Que celui ou ceux qui peuvent ramener dans la voie droite le jeune homme, qui aujourd'hui ne l'est pas, le fassent de bon gré, nous dirons même avec ardeur.

Ceux-là auront rendu à ce jeune homme à la religion, et à leur patrie un service signalé dont ils pourront plus tard être fiers.

Sans oublier le présent regardons l'avenir.

Nous n'en serons que plus forts et plus puissants.

LES CENT JOURS DE FOCH

Il y a cent jours que Foch a contre-attaqué entre Soissons et Château-Thiéry et, depuis lors, la face du monde a changé complètement.

Dans le cours de l'histoire, il y a déjà eu une période de **cent jours** qui a fait beaucoup parler d'elle.

Ce sont les fameux cent jours pendant lesquels Napoléon eut le temps de revenir de l'ile d'Elbe en France, de reconquérir Paris, de livrer et de perdre la bataille de Waterloo en Belgique puis d'être embarqué pour Sainte-Hélène.

Les cent jours qui s'écoulent, du 18 juillet au 27 octobre 1918 et qu'on appellera dans l'histoire les **cent jours de Foch**, ne sont pas moins remplis, je dirai même **débordants** de faits de première grandeur, intéressant l'humanité présente et à venir au premier chef.

Pendant cette brève période, les héroïques soldats de Foch, conduits par ce maître stratège, ont tellement modifié la situation mondiale qu'un mort du 17 juillet revenant à la vie aujourd'hui n'en croirait pas ses yeux.

Avant ces 100 jours, Paris était bombardé quotidiennement et menacé à la fois par Compiégne et par Château-Thiéry: les Allemands paraissaient absolument maîtres de l'avenir du monde. L'horizon était bien noir pour nous!

Depuis, **durant les cent jours de Foch**, les alliés ont, conduits par ce génie, brisé la fameuse ligne Hindenbourg, formée des plus puissantes fortifications qu'on ait jamais vu, capturé près de **cinq cent mille prisonniers**, pas moins de 5,000 canons, et libéré 12,000 kilomètres carrés de territoire français et belge. Mais ils ont fait mieux, beaucoup mieux: **ils ont gagné la guerre et sauvé la civilisation.** Tout ce qui se passe maintenant devant nos yeux éblouis n'est que l'exploitation de la victoire; car, toujours sous le commandement suprême du Maréchal de France Ferdinand Foch, ces mêmes alliés ont mis à genoux le Turc et le Bulgare. L'Autriche-Hongrie **supplie** qu'on lui accorde la paix, quel qu'en soit le prix... Mais alors, à quoi **doit** s'attendre l'Allemagne?

Elle prévoit qu'au printemps 1919, si elle a pû tenir les lignes de la Meuse pendant l'hiver,—car c'est là son suprême but: atteindre la Meuse sans trop de casse!—ele prévoit, dis-je, qu'elle devra en mars prochain faire face non seulement à une armée Anglo-Française au moins égale à la sienne mais encore à une armée Anglo-Française renforcée de toute l'armée italienne (soit trois millions de soldats) et d'une armée américaine d'au moins deux millions cinq cent mille hommes! C'est la perspective d'une débâcle **"Kolossal"**, avouez-le!

C'est pourquoi elle aussi demande grâce.

Pour permettre à nos lecteurs de mesurer d'un coup d'oeil l'abîme creusé par ces cent jours, nous leur remémorerons les conditions de paix que l'Allemagne voulait imposer à la France en 1914, d'après l'ambassadeur Allemand à Washington, le comte boche Bernstorff, avant la première bataille de la Marne Ces conditions auraient été à peu près les mêmes en juillet 1918.

Toutes les colonies françaises et le nord de la France devaient être cédés à l'Allemagne. Une indemnité de guerre de 10 milliards de francs payée par la France, qui accorderait à l'Allemagne un tarif douanier permettant aux produits boches d'entrer en franchise en France, pendant 25 ans, sans réciprocité. Pas d'armée en France pendant 25 ans. Destruction de toutes les forteresses françaises. "Alliance" forcée de cette pauvre France avec l'Allemagne... lisez "vassalité forcée", etc, etc.

Cent jours plus tard, l'Allemagne déclare accepter les termes du Président Wilson. Or, ces termes sont une reddition pûre et simple de l'Allemagne aux alliés!

Même des points excessivement cuisants pour son orgueil, comme celui de l'Alsace-Lorraine, **ne sont plus que mollement discutés. Il y a quelques semaines, contre toute évidence, la caste militaire prussiene déclarait encore que la question de l'Alsace-Lorraine n'existait même pas. Elle oubliait d'ailleurs que le seul fait de la mentionner, c'était en reconnaître l'existence, comme celui qui nie Dieu, fournit lui-même la preuve de l'existence de ce dernier, en prononçant son nom. On ne peut donner de nom à une chose que n'existe pas.**

Cette caste niait donc l'existence de la question d'Alsace-Lorraine, prétendant que les populations de ces deux provinces étaient allemandes et qu'elles le resteraient. Cette allégation était contraire à l'évidence. Nous l'avons prouvé ici même il y a quelques semaines. Nous n'en donnerons aujourd'hui qu'une preuve de plus; mais une preuve courte, décisive, irréfutable, un argument sans réponse possible.

Le meilleur moyen de prouver ses sentiments, c'est certainement et évidemment d'être prêt à verser son sang pour les défendre. D'où l'impôt le plus dûr: l'impôt du sang.

Or, en 1914, il y avait, après 44 ans d'occupation allemande armée en Alsace-Lorraine, 171 généraux et plus 1,100 officiers, Alsaciens-Lorrains dans l'armée française alors que l'armée allemande n'abritait que onze officiers nés en Alsace-Lorraine!

Que désirez-vous de plus?

Donc, et c'est là la pierre d'achoppement de la contrition boche, ceux-ci reconnaissent qu'il y a une question d'Alsace-Lorraine. Bien plus ils se montrent disposés à la règler au goût des habitants. Ce n'est pas encore la restitution pûre et simple, mais le pas fait est immense.

Il y a tout un monde dans ces cent jours de Foch!

On ne saura jamais assez admirer ce grand soldat. Il a brisé, écrasé, démoli, non seulement l'armée allemande mais surtout sa légende d'invincibilité et son prestige. En un sens, il a sauvé l'humanité, car sur le champ de bataille, il a, avec les outils choisis par l'ennemi lui-même, démontré que le mal, si fortement armé soit-il et quelque soit son dégré de préparation, ne pourmal, si fortement armé soit-il et quelque soit son dégré de préparation, ne pouvait pas, en fin de compte, conquérir le bien et la justice."

"Naturellement, les acclamations ne sont venues au maréchal Foch qu'après sa victoire—dit M. R. DeThomasson.

Pourtant, c'est peut-être pendant les quatre mois qu'a duré sa première étape stratègique qu'il a été le plus admirable: de la fin mars à la mi-juillet. Durant ce long temps, ne pouvant étayer les armées françaises (qui après 4 années de guerre formaient encore l'armature principale des alliés) qu'avec des forces britanniques ayant subi les plus lourdes pertes et avec des contingents américains encore très minimes, sentant derrière lui une opinion publique affreusement inquiète, nerveuse, portée à prendre pour la passivité ce qui n'était qu'une prudence nécessaire, il s'est confiné rigidement dans une difficile manoeuvre d'effectifs, la seule qui fut susceptible d'endiguer le flot allemand en Picardie, en Flandres et dans le Tardinois".

Cependant, l'armée britannique se restaurait, les Américains affluaient et on forgeait fiévreusement l'arme des futures surprises tactiques, le char d'assaut lourd et léger (le "tank").

Dès le mois de juin Foch guettait déjà la faute de l'adversaire. Le 18 juillt, l'occasion était saisie aux cheveux: c'était la deuxième étape qui commençait. Nous l'avons décrite à nos lecteurs presqu'au jour le jour durant ces trois mois. Ce fut un beau drame que ce magnifique redressement de la France et de l'Entente, suivi de l'abaissement de l'Empire Allemand atteint en plein apogée! Nous n'y reviendrons pas.

Enfin, depuis quelques semaines, nous assistons croyons-nous à la troisième phase, fruit des sages, lentes, mais savantes préparations de Foch! Cette immense bataille que se livre sur un front deux fois aussi étendu que celui de la Marne en 1914, et dans laquelle plus de six millions d'hommes sont engagés, a tout l'air d'être une nouvelle bataille des Nations.

La carte européenne de guerre est encore favorable à Guillaume, comme elle l'était à Napoléon en 1813. Mais les batailles que Foch vient de gagner donnent le même son de cloche que Klum, Dennewitz et Grosseberen, fait remarquer M. R. deThomasson. Déjà on voit poindre l'apogée d'une nouvelle bataille des nations, qui au lieu d'assurer la domination des autocraties européennes comme Leipsig de 1813, en précipitera la ruine, et, s'il n'est pas exagéré de prédire, qu'au point de vue militaire, Ferdinand Foch, au cours de cette extraordinaire campagne de dix à quinze mois, campagne étonnante par la variété, la rapidité, et la sûreté des manoeuvres, se sera placé d'un bond à la hauteur des Alexandre, des César et des Napoléon, on peut affirmer qu'au point de vue moral, il les aura surpassé tous, puisque ce que les autres faisaient pour la gloire et la conquète, lui la fait pour l'humanité et la civilisation, ayant comme seul but de défendre les faibles et leurs foyers, tout en faisant respecter au barbare le Droit et l'idée d'absolu.

FRANC-COMTOIS.

LE NOUVEAU DELEGUE APOSTOLIQUE

(L'Action Catholique)

Monseigneur Pietro di Maria, archevêque d'Iconium, et ancien évêque de Cantanzaro dans la Calabre, promu récemment au poste de Délégué Apostolique du Canada et de Terre-Neuve, vient de mettre le pied sur le sol d'Amérique. Il y a lieu de croire que Son Excellence fera bientôt à notre vénérable Archevêque et à notre ville l'honneur d'une visite.

Nous saluons avec joie et avec empressement l'arrivée au milieu de nous du prélat distingué dont on fait en Italie les plus grands éloges, et à qui Sa Sainteté le Pape Benoit XV vient de confier les fonctions les plus hautes, les plus importantes et les plus délicates.

Monseigneur di Maria sur les divers théâtres où s'est déployée jusqu'ici son activité, a fait preuve de qualités supérieures.

Issu d'une excellente famille de Moliterno, dans le diocèse de Potenza, ancien élève du Séminaire de Potenza et du Séminaire Pontifical romain, il a passé avec succès par toutes les phases des études classiques, théologiques et canoniques, et qui s'est vu couronner de tous les lauriers qu'un séminariste studieux peut ambitionner.

En 1892, encore tout jeune prêtre, il fut nommé vice-recteur du Collège de la Propagande, l'un des grands centres intellectuels et théologiques de Rome, où affluent des étudiants de tout pays et de toute langue. Cinq ans après, ses supérieurs, déjà convaincus de ses aptitudes pour l'administration des affaires ecclésiastiques, l'appelèrent à remplir une position importante à la Congrégation de la Propagande, qui avait alors pour Préfet le Cardinal Ledochowski, et pour secrétaire, Mgr Ciasca. En même temps, l'abbé Di Marie s'acquittait des fonctions d'aumônier à Saiate-Agnes de la Place Navone.

Ses talents, sa piété et son zèle remarquables ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention du Saint Père. Pie X, en 1904, le nomma recteur du Collège Bohémien et lui confia simultanément la chaire de théologie fondamentale à l'Université de la Propagande. Monseigneur Di Maria, par ce double emploi, se trouvait à mener de front la haute culture théologique et le travail pratique des hommes de gouvernement. Excellente préparation au ministère épiscopal qui allait bientôt lui échoir!

En effet, trois ans étaient à peine écoulés que le distingué Recteur et Professeur devait renoncer à ses fonctions de Rome pour prendre le sceptre et la direction du diocèse de Catanzaro. La joie fut grande en cette ville, quand le nouvel évêque y apparut dans toute la beauté rayonnante de sa figure si bonne et empreinte d'un si haut cachet de distinction.

Dès les débuts de son épiscopat, Monseigneur Di Maria dut faire face aux ravages causés dans plusieurs parties de son diocèse par le tremblement de terre de Reggio et de Messine. Le curé évêque s'employa activement à réparer ces désastres. Il fut, peu de temps après, chargé par Sa Sainteté Pie X de choisir un emplacement convenable pour l'érection d'un vaste séminaire classique et théologique destiné aux seize diocèses de la Calabre. Le Pape versa, en faveur de cette oeuvre placée sous la haute direction de l'évêque de Catanzaro, des sommes énormes, et Mgr Di Maria eut bientôt la joie de voir s'élever près de sa ville épiscopale, sur le penchant d'une colline qui domine tout le pays et les deux mers Ionienne et Tyrrhénienne, le grandiose édifice. Ce séminaire fut inauguré solennellement en 1914, et les cérémonies furent présidées par l'Eminentissime Cardinal De Laï, entouré de tous les évêques de la région. On inaugura en même temps, dans la cour du séminaire, un superbe monument érigé par les soins de Monseigneur Di Maria et de tout l'épiscopat calabrais, à la mémoire du regretté Pie X.

Ces travaux n'empêchèrent pas l'évêque de Catanzaro de pourvoir avec le plus grand zèle à tou sles besoins spirituels et matériels de son diocèse. La vacance du siège avait occasionné certains abus: l'évêque s'empressa de les redresser. Il s'occupa particulièrement de son clergé et de son petit séminaire, où il introduisit d'utiles réformes, et dont les élèves bénéficièrent de sa générosité. Ses lettres pastorales, ses circulaires et ses ordonnances sont là pour attester avec quelle hauteur de vues Monseigneur Di Maria comprenait le ministère épiscopal, et avec quelle puissance d'action il en remplissait tous les devoirs.

Aussi, lorsque, il y a quelques mois, Notre Très Saint Père le Pape Benoît XV le promut à la charge nouvelle qu'il vient exercer parmi nous, ce fut, dans les journaux catholiques italiens, un concert d'éloges. On regrettait son départ: on exaltait sa science, son zèle, son activité, son habileté, son patriotisme.

Ce qui était, pour les diocésains de Catanzaro, un sujet de deuil, devient pour nous un sujet d'allégresse. Nous accueillons avec un plaisir très vif l'arrivée du nouveau Délégué Apostolique canadien. Nous lui souhaitons, très respectueusement, la plus cordiale bienvenue, et nous l'assurons d'avance des sentiments très sincères d'estime, de soumission et de vénération dont il sera l'objet, de la part de toutes les classes de notre peuple, pendant son séjour parmi nous.

Nous sommes attachés, par toutes les fibres de notre âme et par toute la trame de notre histoire, à l'Eglise catholique, notre mère, et à la personne auguste du Pape. Le représentant de Sa Sainteté ne tardera pas, croyons-nous, à en faire l'heureuse expérience.

LE MUTILE

Nous ne pouvons plus faire un pas dans la rue sans l'y rencontrer. Dès qu'on l'aperçoit, on ne voit que lui. Il remplit le trotoir. Il émeut et il gêne. Je voudrais le saluer, lui parler, lui serrer la main, et son image pourtant me devient bientôt intolérable. Je me rapproche de lui, mais je n'aurais pas le courage de continuer ma promenade à son niveau. Je l'admire et il me fait honte. S'il a une croix neuve sur la poitrine je suis heureux, et, s'il n'en a pas je me sens affecté comme par une injustice. Ah! ils sont à jamais fixés dans notre esprit, le zouave au cou nu, étayé par ses béquilles, entre lesquelles se balance une pauvre et unique jambe qui pose bien à terre, mais qui ne marche plus, et le lignard dont la manche courte et vide est épinglée à hauteur de l'épaule, ou encore le bel homme solide, complet et bien bâti, mais collé à la personne qui l'accompagne, et lui donnant le bras "serré", d'une telle façon que l'on comprend, rien qu'à le regarder de dos, qu'il est aveugle, et ne verra plus les êtres aimés à moitié perdus déjà pour lui. Et combien d'autres nous échappent, selon l'importance et le degré de l'opération!... Depuis ceux dont le malheur peut se dissimuler jusqu'à ceux que nous ne rencontrons pas, parce qu'ils se cachent, craignant d'être un objet d'épouvante ou d'horreur.

Leur sort à tous, grands éprouvés de la guerre, est le plus attachant parce qu'il est le plus douloureux, et cette douleur ne vient pas tant des passagères tortures subies que des souffrances d'un autre genre qui, par la suite, sont à affronter. Dans l'ordre du mérite militaire, le mutilé demeure un gradé de la blessure.

Le blessé simple qui, même meurtri dans ses sources profondes, se trouve intact et dont, quoi qu'il advienne, la forme familière et secrétement préférée n'est pas compromise, celui-là. malgré tout, s'en tire à bon marché. Il a de la chance. Concevez-vous bien, en effet, ce que représente, au milieu d'aussi terribles aventures, le privilège de sauver non seulement sa vie, mais son enveloppe humaine, toutes les parties de son corps, les frontières naturelles de sa personne, la totalité de cette oeuvre d'art, modelée, depuis les premières secondes de l'enfantement, par la sollicitude des mères et perfectionnée à travers les retouches successives de l'existence? Rien n'est plus désirable et plus essentiel que la conservation intégrale de cette image animée devenue à la longue la plastique de nos qualités, "l'expressive" de nos sentiments, la révélation continuelle de nous-mêmes, la preuve la plus flagrante et la plus avantageuse que nous ayons de notre illusoire supériorité. Image fragile et périssable! dira-t-on. C'est justement parce qu'elle passe et n'est rien qu'elle nous semble tout et que nous y tenons si fort, acceptant volontiers de souffrir à la condition que notre statue harmonieuse reste à l'abri de tout dommage. "Pourvu que ça ne se voie pas!"—Telle est la première pensée, le cri instinctif de l'homme injurié dans sa chair. Car ce qui se voit, ce qui se verra, c'est la trace, la cicatrice, la marque indélébile et parfois outrageante. Cette révolte des sens et de la raison ne procède pas d'une vanité condamnable, elle a sa source dans un légitime orgueil. En y cédant, nous obéissons malgré nous à l'exigence d'ordre et de mesure, à la soif de beauté que Dieu, notre Créateur, a glissées en nous. Il a permis que nous fussions beaux. La mutilation vient brutalement déranger sa volonté et violer la règle.

Voilà pourquoi le blessé, plus ou moins atteint, mais sauvegardé dans son aspect extérieur, ne sera presque plus à plaindre après la guerre, surtout s'il a le baume d'une médaille et le pansement d'un honneur. Il goûtera même, une fois guéri, la félicité parfaite de la vitoire. Ayant bien payé de sa personne, elle lui restera, tout entière, omme la meilleure des réompenses. Chaun sera fier de le connaître et de le montrer, et il ornera sa famille.

* * *

Mais le mutilé!... Sans doute, en ces jours de clairvoyance nationale où nos yeux, nos esprits, nos coeurs sont régis par un optique plus généreuse il nous est infiniment cher. Tout frais estropié, à peine jailli du carnage dont il évoque la vision, et duquel il semble un lambeau, il nous passionne et nous l'exaltons, secoué par la souveraine cruauté du coup qui le sape. Et puis il y a l'uniforme! Amputé d'une jambe ou manchot, c'est encore un soldat. Bien qu'il soit désarmé, nous ne le séparons pas de son fusil et nous lui rendons son épée; sa canne et sa béquille ont quelque chose de militaire. Aussi est-il le héros, désigné et consacré par sa propre ruine. On le recherche, on le choie; il appelle l'admiration, l'affectueuse pitié, tous les égards supérieurs qu'il mérite, en voulant encore dans sa modestie s'y dérober. Et dès que l'on s'occupe de lui venir en aide, l'or tombe à flots. C'est bien. Cependant, prévoyons demain. Nous n'oublierons pas, cela va de soi. Ayons toutefois la loyauté de convenir que la vie non seulement nous reprendra pour nous emporter chacun dans des travaux différents et nécessaires (je ne dis pas même des plaisirs et des dissipations), mais qu'elle nous désunira, nous désagrégera, qu'elle rompra le solide faisceau de nos unanimes efforts qu'avait lié la guerre. Alors le mutilé nous étonnera moins. Nous en aurons tant vus! Quand il ne sera plus ce soldat démantelé, trophée vivant de la bataille d'hier et qu'à cette heure nous vénérons, quand un pantalon d'ouvrier aura, sur la jambe de bois, remplacé la culotte rouge, que la manche pendante ne sera plus celle de la capote et qu'au légendaire képi aura succédé la casquette, quand le fantassin ou le cavalier d'autrefois aura l'air d'un homme quelconque, d'un pauvre, d'un mendiant, son succès sera-t-il le même? gardera-t-il son sublime prestige? Ne dites pas que je suis sacrilège, et que je calomnie le coeur français. J'émets des craintes, non sur le fonds et la durée de notre reconnaissance, mais sur la façon dont, en se transform... elle s'exercera, sur la qualité des moyens par lesquels elle continuera de se manifester.

L'entraînante impulsion donnée par Maurice Barrès—qui en fut le noble promoteur—à l'oeuvre des mutilés, le concours enfin que lui promettent de leur côté les pouvoirs publics, garantissent, sans doute, la viabilité de l'entreprise. Matériellement, pratiquement, on réalisera l'impossible. Nous aurons des établissement modèles, des ateliers, des cercles, des patronages, des foyers de rééducation professionnelle, des maisons de travail et de retraite et des asiles, des colonies d'été pour nos invalides. Mais tout cela si merveilleux, sera-ce suffisant? Oui... pourvu que chacun de nous y ajoute, selon ses forces et sa bonne volonté personnelle, ce que lui seul peut donner et ce à quoi aucune administration même parfaite ne saurait prétendre: un peu de tendresse et d'amour.

Henri LAVENDAN,
de l'Académie française.

LE SOSIE DE M. CLEMENCEAU

Se rappelle-t-on que M. Clemenceau eut autrefois un sosie?

Une ancienne et spirituelle chronique d'Emile Blavet nous retombe sous les yeux. Ecrite il y a trente ans, elle a conservé toute sa saveur. Nos lecteurs nous sauront gré de sortir de l'ombre où elle sommeillait cette page dans laquelle ils verront qu'avant de guérir la nation des abus qui menaçaient de l'emploisonner, le docteur Clemenceau fut le médecin des pauvres :

Le député de Montmartre est un homme heureux...

On dit que tout être humain a, quelque part, dans l'univers, un être absolument identique à lui-même, à ce point que les traits, la voix, le geste, la démarche tromperaient l'oeil d'un père d'une femme ou d'un ami. Mais il est rare pour ne pas dire sans exemple que ces deux épreuves d'un même cliché se rencontrent sous le même ciel s'épanouissent dans la même ciel s'épanouissent dans la même atmosphère. Or, par une faveur spéciale, la Providence—et c'est là que son doigt apparaît— a fait naître et vivre le sosie de M. Clemenceu dans son propre arrondissement électoral.

Il est rare aussi que cette ressemblance aille au delà du physique. Le sosie d'un honnête homme est généralement le pire des gredins. C'est une situation que nos dramaturges ont largement exploitée depuis le Courrier de Lyon jusqu'à la Maison du Pont Notre-Dame. Or, la Provindence, dont le doigt est ici plus visible encore, a voulu que le sosie de M. Clemenceau fût un de ces êtres rares à qui l'on ne décerne jamais le Prix Montyon, sans doute parce qu'ils l'ont mille fois mérité.

Ce merle blanc s'appelle Quessada: il est bibliothécaire à la mairie de Mont martre.

Quessada cumule cette fonction avec celle de prophète du dieu Clemenceau.

Tandis que Clemenceau pérore à la Chambre, inspire la Justice, vaque à ses affaires ou court à ses plaisirs—on n'est pas parfait!—Quessada, lui, ne déserte jamais la colline montmartroise.

Dans les loisirs que lui laisse sa bibliothèque, il arpente les rues, choisissant de préférence les quartiers populeux. Et ceux qui le voient passer, le nez au vent, les cheveux et la moustache en brosse, le chapeau sur l'oreille, l'allure fringante, la redingote bien ajustée. se chuchotent à l'oreille:

—Envoilà un qui ne lâche pas son arrondissement et qui ne dédaigne pas de venir se retremper aux sources du suffrage universel!

Parfois, un pauvre diable s'approche:

—M'sieu le député, dit-il, mon petit gars vient d'attraper un mauvais coup... Il n'y a que vous, le médecin des pauvres, pour le tirer de là!

Quessada se garde bien de le détromper; il tâte ses poches et, d'un ton chagrin, s'écrie:

—Allons, bon! je n'ai pas ma trousse! Rentrez chez vous, mon brave homme... Je vous suis.

Et, dare dare, il court au télégraphe, avise M. Clemenceau, qui, vingt minutes plus tard, apporte ses soins désintéressés au petit malade.

Dans les réunions publiques, lorsque le leader intransigeant, après un de ces discours qui remuent profondément la masse électorale, file à l'anglaise et met le cap sur le boulevard, c'est Quessada qui subit les félicitations, distribue les poignées de main, vide les petits verres et savoure les joies de l'apothéose.

Il recevrait du même coeur les injures et les horions, si, par impossible, la fortune politique avait des retours cruels pour M. Clemenceau:

On conçoit ce qu'en temps d'élections un pareil dévouement peut faire de miracles.

Avais-je tort de dire que le député de Montmartre est un homme heureux?

Emile BLAVET.

JUSTICE ET CHARITE

Plus on étudie le rôle de S. S. Benoit XV dans la guerre actuelle, et plus on le trouve admirable. Placé par Dieu au sommet de la société et dominant le conflit de toute la hauteur de sa mission surnaturelle, le Pape a maintenu, depuis quatre ans, dans un équilibre merveilleux, ces deux plateaux de la balance où repose son impartialité, la justice et la charité.

Benoît XV n'a cessé de prêcher aux belligérants la charité de Jésus-Christ, nécessaire à la civilisation comme au salut des hommes, depuis le commencement de cette terrible guerre. Nous avons publié, récemment, dans notre revue du monde catholique, son touchant appel aux écrivains catholiques, demandant à ces derniers "d'accomplir ce qui sera en leur pouvoir pour calmer et concilier les esprits, pour faire oublier ce qui tendrait à provoquer les colères, de telle sorte, en un mot, que, lorsque l'on posera les armes, on abdique pareillement les haines."

Notre Saint Père le Pape a joint aussi l'exemple au précepte; et le monde entier sera émerveillé, lorsque l'histoire qui, a juste titre, a été appelée la fille aînée de l'Eglise, qui donna toujours des preuves splendides de sa générosité pour les oeuvres catholiques, spécialement pour les missions, et qui présente, en ce moment, et depuis plusieurs mois, d'un bout à l'autre de son territoire, à l'armée comme dans les ambulances et les hôpitaux, et jusque dans la moindre bourgade, des manifestations éclatantes de foi et de piété, dont le Saint-Père est grandement consolé."

Le jour où la Belgique envahie porta sa cause au tribunal du Saint-Siège, "elle trouva un justicier", selon la forte parole de Mgr Humbrecht, dans la personne de Benoît XV: "L'invasion de la Belgique, prononçait, au nom du Souverain Pontife, le cardinal Gasparri, dans sa lettre à M. Van den Heuvel, se trouve directement comprise dans les paroles de l'allocution consistoriale du 22 janvier dernier, par lesquelles le Saint-Père réprouvait hautement toute injustice, de quelque côté et pour quelque motif qu'elle pût avoir été commise..." Et, dans sa note aux Puissances belligérantes du 1er août 1917, Benoît XV pose comme l'une des conditions fondamentales de la paix à conclure la restauration totale de la Belgique.

La Pologne a vu aussi se tendre vers elle la main paternelle du Souverain Pontife; et l'envoi récent d'un délégué apostolique dans la malheureuse patrie de saint Stanislas a prouvé au monde, encore une fois, que le Père des fidèles garde la meilleure part de sa sollicitude pour ses enfants les plus affligés et les plus maltraités.

Gardien de la justice et apôtre de la charité, Benoît XV a enseigné aux catholiques, dans cette guerre, par son admirable exemple, que l'impartialité n'est pas l'indifférence et que la charité ne doit pas s'exercer, comme voudraient le faire croire certains publicistes, aux dépens de la justice.—Semaine Religieuse de Québec. (A. H.)

UN SPEECH SUR COMMANDE

Ah! ce n'est pas une mince affaire que de tenir en mains les rênes du pouvoir! Aux facultés organisatrices qu'exigent ces hautes fonctions, il faut joindre le don de la parole et ne point rester à court. Savoir improviser, tout est là...

M. Lloyd George se joue de toutes les difficultés. De mémoire d'homme, il ne fut jamais pris au dépourvu.

Dernièrement, dans un petit trou du Hampshire, il distribuait des récompenses à une demi-douzaine de jeunes filles qui s'était signalées par leur zèle agricole. La réunion affectait un caractère privé et c'est à peine si l'on avait permis à un reporter d'assister à la séance. L'écrivain était arrivé de Londres, croyant pouvoir envoyer aux feuilles de la métropole le discours du premier ministre.

M. Lloyd George s'acquitta de sa mission avec beaucoup d'humour et d'affabilité. Mais au grand dam du reporter il termina la cérémonie sans prononcer la moindre petite allocution.

Le journaliste sortit de son coin et se précipita vers le premier ministre qui se disposait à quitter la salle.

—Je vous prie de m'excuser, s'écria-t-il, mais les choses ne peuvent aller ainsi.

—Et pourquoi donc? riposta l'homme d'Etat stupéfait.

—Mais vous n'avez point prononcé de speech! Je suis venu de Londres exprès pour sténographier. Il faut que j'aie un discours quelconque...

M. Llyod George sourit.

—Ma foi, dit-il, du moment qu'il le faut, c'est autre chose!

Il revint à sa place et prononça un discours d'un quart d'heure sur les demoiselles en général et sur les demoiselles du Hampshire en particulier.

Et le reporter eut sa copie...

DISTRIBUTION DE GRAIN DE SEMENCE PAR LES FERMES EXPERIMENTALES 1918-19

Par ordre du Ministre de l'agriculture, les fermes expérimentales distribueront gratuitement cet hiver, aux cultivateurs canadiens, de la semence de grain de qualité supérieure.

Les espèces suivantes sont offertes: blé de printemps (environ 5 livres); avoine blanche (environ 4 livres); orge, (environ 5 livres) et pois de grande culture (environ 5 livres).

Les échantillons sont envoyés sans frais, par laposte. Une même personne ne peu recevoir qu'un échantillon. Prièrée de faire sa demande le plus tôt possible, car notre approivsionnement est restreint.

J.-H. GRISDALE,
Directeur des fermes expérimentales du Dominion.



La Force Productrice et la Prospérité Nationale

Il a été distribué au Canada plus d'un milliard et demi de dollars en achats de produits agricoles et de produits de la main-d'oeuvre ouvrière exportés pendant l'année fiscale close le 31 Mars dernier. Cet argent a servi à alimenter les industries et à maintenir la prospérité du Canada en dépit de la guerre.

L'ENORME production du Canada n'a été possible que grâce à l'argent provenant des Emprunts de Guerre du Canada. C'est ce qui a permis au Canada d'aider les Alliés à faire leurs achats ici en leur ouvrant des crédits.

LES emprunts de guerre du Canada ont surtout favori é la production en donnant au commerce et à l'industrie une impulsion inconnue jusqu'ici

Jugez de l'affluence d'argent distribué aux cultivateurs Canadiens pour leurs produits exportés durant l'année fiscale 1918, et consistant en

Beurre	$ 2,000,000
Fromage	36,602,000
Œufs	2,271,000
Avoine	37,644,000
Blé	366,341,000
Farine	95,896,000
Viande	76,729,000
Légumes	19,034,000

Plus de six cent trente-six millions de dollars rien que pour les produits d'exportation de nos fermes !

* * *

ET nos ouvriers Canadiens eux aussi ont grandement profité du Commerce d'Exportation du Canada.

Pour leurs produits, il leur a été payé durant l'année, en

Munitions	$450,000,000
Métaux	92,083,000
Véhicules	22,776,000
Pulpe de bois et Papier	59,599,000

Ces sommes énormes ont été dépensées au Canada par les Alliés.

Les propres dépenses de guerre du Canada pendant l'année fiscale 1918 ont été de $342,762,000.

Et ces énormes dépenses, bases de la prospérité actuelle du Canada et de sa prodigieuse capacité de production ont été possibles uniquement parce que les souscripteurs à nos Emprunts de guerre ont fournai les fonds nécessaires à l'industrie.

* * *

LE CANADA doit assurer le fonctionnement de cette œuvre gigantesque—il doit produire plus que jamais auparavant ; il doit travailler, combattre, épargner et prêter son argent comme il ne l'a jamais fait jusqu'à présent pour assurer la victoire et une paix durable à l'univers en guerre.

Le Canada, aujourd'hui (grâce à son énorme commerce d'exportation), se trouve en meilleure position que jamais, d'aller de l'avant.

L'Emprunt de Guerre de 1918 entretiendra l'activité industrielle au Canada, lui permettra de maintenir le chiffre énorme de ses exportations ; et il contribuera à augmenter plus que jamais la capacité de production du Canada, parce que sa prospérité ne sera pas diminuée et que sa détermination de travailler et de vaincre sera plus forte que jamais.

Préparez-vous maintenant à souscrire à l'Emprunt de la Victoire

Publié par le Comité Canadien de l'Emprunt de la Victoire en co-opération avec le Ministre des Finances du Dominion du Canada.

58

"NOTRE DEFENCE"

Nous devons nous défendre sans craindre, nous devons toujours rester au poste l'oeil pret à tout voir ce que l'ennemi veut ou pourrait faire par un manque d'attention par notre faute, il cherche à nous prendre d'assaut et nous faire lever le drapeau de la retraite qui serait pour nous le plus grand malheur, que de faire une retraite quand la crise est si furieuse et ces temps. Si nous ne résistons pas jusqu'au bout, nous aurons pour tout fruit de notre travail tous nos droits nous seront enlevés.

La question qui est la plus en vogue maintenant est celle des écoles. On veut tout nous enlever, nos écoles, nos instituteurs et, institutrices canadiens-français, aussi le droit de parler et d'enseigner à nos enfants à parler leur belle.

Et après avoir fait toutes ces choses, on veut nous faire croire que l'on va nous enlever tous nos droits et que nous dre, c'est après avoir tout enlevé, que nous n'avons plus rien en ce qui concerne nos droits, que nous sommes obligés de leur donner notre vie et celle de nos enfants et pour nous remercier on s'acharne à nous persécuter et ils en sont très glorieux.

Non! ne nous laissons pas tout enlever résistons tous ensemble, car étant unis nous serons plus forts pour nous défendre et la résistance sera facile. Unissons-nous comme frères et combattons tous pour une même cause, si nous devons mourir et combattant soyons glorieux de mourir pour la défence de nos droits.

On ne veut pas nous permettre de dire que ce sont les français qui sont arrivés les premiers et qui ont été les premiers défricheurs, ce qui est toute vérité, la preuve est là parce que le premier canadien Louis Hébert fut le premier défricheur de la belle terre canadienne-française.

C'est en 1617 que la première famille canadienne-française arriva au pays. Cette famille canadienne maintenant si grande est persécutée comme si elle était une famille ou plutôt une nation nuisible.

Nous commençâmes à être persécuté dès 1629. Et le crime envers les Acadiens fut commis en 1755, le 5 septembre nos persécuteurs par une manière cruelle, traitreuse, lâche déportèrent les Acadiens en séparant les pères et mères de famille et les pauvres enfants tous désolés de se voir séparés de leur père et de leur mère les uns sur une île sans rien pour manger et nos persécuteurs ne veulent pas admettre qu'ils nous ont persécutés il y à près de deux siècles et encore on voudrait que nous gardions le silence comme de pauvres prisonniers.

Avec l'aide de Dieu nous résisterons toujours, vaut mieux mourir l'arme à la main et la flamme de la foi au coeur que de nous laisser enlever notre religion et notre langue, qui sont le précieux héritage que nous ont légué nos grands ancêtres. Car eux n'ont pas eu peu de verser leur sang sur la terre canadienne-française, pour défendre leur droits, depuis près de trois cent ans que l'on travaille à nous enlever notre religion et notre langue, rien jusqu'à maintenant n'a pas réussir. J'espère que s'unissant tous ensemble et avec le Dieu des forts en nous, nous garderons tou-

(A suivre sur la 4me page)

Feu David Dussault

Nous regrettons d'avoir à enregistrer la mort de M. David Dussault, décédé à sa résidence, rue Laverendrye, lundi dernier.

M. Dussault était né à Yamachiche Québec, il y a 68 ans.

Arrivé à Saint-Boniface en 1880 il fut l'un des pionniers et un pillier du vieux Saint-Boniface.

Homme remarquable surtout par la franchise et la droiture de son caractère il fut dans toute la force du mot, un citoyen intègre, un catholique qui ne discutait jamais avec les enseignements de l'Eglise, un père de famille honorable, un modèle pour tous.

Sa parole était bonne comme l'or, sa fidélité aux principes était inaltérable: doué de belles qualités de coeur et d'esprit, son urbanité était telle que l'on peut dire qu'il n'avait pas d'ennemis.

Il fut pendant 25 ans le gérant de la boulangerie Gosselin; là comme partout il fut essentiellement un homme de devoir.

Il laisse pour pleurer sa perte trois fils et quatre filles, Siméon, gérant de la Cusson Lumber Company; Camille, trésorier de la ville de Saint-Boniface; et Rémi, charpentier, Madame Joseph Gauthier; soeur Gélinas de l'Hôpital; Soeur Joséphine de la Maison Vicariale; et Mademoiselle Blanche Dussault.

C'est avec tristesse que nous voyons disparaître petit à petit ces vieux citoyens qui ont fondé les premiers foyers de notre ville.

Il nous semble à nous qui avons veçu ces années là, que chaque fois c'est un morceau de Saint-Boniface qui s'en va.

M. Dussault fut toujours pour nous un ami sincère et dévoué et c'est avec une douleur profonde que nous nous inclinons sur sa tombe pour lui faire l'offrande d'une humble prière.

A la famille éplorée nous offrons l'expression de nos plus vives sympathies.

Chez Nous ET autour de Nous

Madame Elie Genthon, 37, rue Masson, est de retour d'un voyage de quelques jours à Ashern, Man.

La récolte sur la ferme du collège agricole à Saint-Norbert a donné le rendement suivant: blé, 40 minots à l'acre; l'avoine, 110 minots à l'acre; l'orge, 80 minots à l'acre; les patates, 250 minots à l'acre.

Depuis dimanche dernier les citoyens du Canada sont sur la vieille heure.

La compagnie électrique a fait application à la ville de Winnipeg pour hausser le prix de passage à 6 sous.

Plusieurs agents parcourent les habitations de notre cité pour vendre des bons de la Victoire; ils sont très encouragés.

Il n'y a pas eu de séance régulière du conseil de ville lundi dernier pour cause desinfection des bureaux.

POILUS

Quoiqu'elle soit vieille de bien des siècles, l'histoire lamentable du roi Louis VII n'est pas tout à fait dénuée d'actualité. Revenant, pas victorieux de la Croisade, ce pauvre sire, avant de présenter devant la reine son épouse, la fière Eléonore de Guyenne, céda à la malencontreuse coquetterie de raser complètement sa barbe, qui, sans doute, n'avait pu recevoir, durant la longue expédition contre les infidèles, en un pays dépourvu de barbiers et de parfumeurs, les soins indispensables. Eléonore, indignée de cette infraction aux bons usages, déclara que le visage glabre de son époux lui faisait horreur, qu'elle avait épousé un roi et non un moine; bref, elle ferma sa porte au mari déconfit, demanda le divorce, si bien qu'il advint que Louis VII perdi, par sa maladresse, non seulement sa barbe et sa femme, mais. ce qui lui fut plus sensible encore, la belle dot que celle-ci lui avait apportée, c'est-à-dire la Guyenne, la Gascogne, le Poitou, la Saintonge et d'autres territoires non moins désirables. Le plus désagréable de l'aventure fut que l'irascible Eléonore épousa par la suite Henri Plantagenet—prince opulemment barbu, à n'en point douter—lequel se trouva, par cette union, posséder un quart de la France. Comme il devint ensuite roi d'Angleterre, il en résulta un grand mécontentement chez les Gascons et les Poitevins: conflits, disputes, batailles, revendications d'héritages et de suzerainetés, invocations tumultueuses de la loi salique, guerre de Cent ans, désastres de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, conspirations, meurtres. révolutions, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, tueries de millions d'hommes, cataclysmes sans précédents, sans exemple et sans nombre. Louis VII était mort et oublié depuis bien longtemps que les arrière-petits-neveux de ses contemporains se massacraient encore, parce qu'il s'était rasé.

La barbe a été, presque de tout temps, vénérée comme un signe de vaillance; sans remonter aux légendaires fictions d'Homère — un poilu aussi, celui-là,—on voit que l'antiquité grecque considérait comme un axiome qu'un homme courageux ne peut être que copieusement barbu. Les Spartiates coupaient la barbe aux lâches qui avaient fui dans les combats. Tous poilus, les héros de Plutarque; poilus aussi les vieux Romains de la bonne époque; poilus encore les druides gaulois, car si la barbe, brune ou blonde, était l'indice de la force, elle devenait, en blanchissant, l'emblème de l'expérience et une garantie de sagesse; un grand-prêtre complètement imberbe ou portant simplement les favoris ou la moustache en croc n'aurait jamais été pris au sérieux.

Une enquête intéressante à poursuivre serait celle qui nous renseignerait sur les revivrement et les fluctuations de cette croyance quasi superstitieuse. Ce n'est ni le lieu ni le moment de tenter une histoire de ces révolutions pileuses, histoire qui se trouve, je pense, dans toutes les encyclopédies. Les raisons seules de ces variations importent à notre sujet, et il serait précieux de savoir pourquoi la barbe, respectée à certaines époques comme l'indice avéré de la valeur et de l'importance sociale, devenait, à d'autres, une marque d'infamie et de servitude pour reparaître, après des siècles de mépris, plus triomphante que jamais et retomber ensuite sous le dédain général.

En ce qui concerne particulièrement le monde latin, ces variations sont aussi nombreuses que mal expliquées. Les Gaulois, nul ne l'ignore, se rasaient le menton et les joues, et portaient la moustache tombante, uniquement, dit-on, pour se distinguer des Romains. Ceux-ci laissaient croître leur barbe, et cela depuis un temps immémorial: mais dans les derniers temps de leur république, ils renoncèrent unaniment à cet ornement: Scipion l'Africain mit à la mode les visages glabres; les élégants suivirent cet exemple, bientôt officiellement imposé à tous les citoyens de vingt et un à quarante-neuf ans. Passé cet âge, défense de se raser.

Vers l'an 120 de notre ère, l'empereur Adrien ayant constaté que son menton se couturait de cicatrices, dissimula ce désagrément en renonçant au rasoir, et tout de suite, d'un bout à l'autre de l'empire, le bon genre fut d'être velu comme feu Neptune. Ca dura pendant quelques siècles; après quoi l'humanité civilisée en revint aux mentons et aux lèvres lisses, sans qu'on aperçoive le motif de cet unaime engouement. Il y a des mystères en Histoire, quoi que prétendent les gens qui savent tout. Qui dira par exemple pourquoi la prise de Constantipole par les Turcs, en 1453, décida le vieux monde latin à porter de nouveau la barbe? Les papes eux-mêmes, dont pas un, depuis sept ans, s'était permis cette fantaisie, adoptèrent la nouvelle mode: Jules était barbu comme Moïse.

En France, nos rois Valois portent la barbe; Henri IV fait de même; mais quand Louis XIII succède à son père, les courtisans décident qu'arborer du poil au visage, c'est, en quelque sorte, faire affront au jeune roi imberbe, et voilà, pour deux cents ans, tous les rasoirs du royaume au travail. La prise de la Bastille, 93 même, n'émancipent point les mentons et laissent en exil la barbe proscrite; il faut la révolution de 1830 pour réhabiliter, en faisant d'elle un emblème politique, un drapeau, un sorte de protestation contre le pouvoir, un signe de reconnaissance et de ralliment pour les citoyens d'opinions républicaine ou de convictions romantiques. Le sage Louis-Philippe, sentant le danger, tente d'enrayer le mouvement et se parant de vagues favoris, par manière de concession; son fils aîné, le duc d'Orléans, plus indépendant et moins "juste-milieu", rallie au gouvernement de Juillet tous les artistes et bon nombre de mécontents en faisant montre d'une barbe magnifique, symbole de libéralisme. Et niez donc, après cela, l'importance politique du poil au menton! Avec Napoléon II vient le triomphe de l'impériale, et la majorité des Français adoptent la moustache et la mouche. Puis après 1870, l'anarchie—l'anarchie pileuse, s'entend; pour la première fois depuis les antiques civilisations, plus de règlements, plus de traditions, même plus de mode; et ce qui servira d'excuse à ce rapide et trop superficiel tableau des révolutions de la barbe, c'est que celle-ci est parvenue de nouveau à un décisif "tournant" de son histoire.

Dans les années qui précédèrent la présente guerre, les jeunes gens se montraient volontiers hostiles à toute villosité faciale. Soit retour à l'athlétisme, soit imitation de la correction anglaise, la moustache même semblait être tombée en discrédit. Nous marchions à grands pas vers la glabre, il n'en faut pas douter, quand le coup de tonnerre d'août 1914 arrêta net ce retour aux disciplines des deux derniers siècles de la monarchie. Du jour au lendemain, tous poilus. Ce mot est couramment admis pour désigner les héros de la grande guerre, Ainsi que l'a écrit excellemment M. Caldine, il ne qualifie pas seulement le combattant plein de bravoure et d'audace, il a un sens large, bien spécial; il ne peut être homonymé par aucun autre. La traditionnelle furia francese de nos soldats et leur proverbial bonne humeur se doublent aujourd'hui de deux qualités que, jusqu'ici, on ne nous reconnaissait guère: la ténacité irréductible et la patience silencieuse. L'homme qui possède ces quatre vertus guerrières—et il est admirable de constater que tous les possèdent—n'est plus simplement un brave, c'est un Poilu. L'acception n'est pas une innovation argotique ou locale; elle est née au front, à l'automne de 1914, ici, là, partout en même temps, sur cette incassable ligne de 800 kilomètres, courant à travers plaines, monts, villages et forêts, de la le pays, elle s'est répandue dans le Suisse à la mer du Nord. Elle a gagné monde entier. On parle des "poilus", avec admiration, au fond de l'Asie, aux régions polaires, à la Terre-de-Feu, chez les sauvages s'il en reste,—même chez l'ennemi. Leur physionomie, déjà légendaire, est fixée pour toujours par les photographies prises au front et les croquis rapportés des tranchées: des faces hirsutes, avec des yeux de papa, et un bon sourire amusé fendant la barbe formidable.

On peut assurer qu'un tel succès ne prendra pas fin avec la guerre; après la victoire, tout le monde voudra avoir été et rester poilu; même—surtout ceux qui seront demeurés au coin de l'âtre familial. Quand ils raconteront plus tard leurs exploits, leur vie d'hommes des cavernes, on les écoutera pieusement, comme nos pères écoutaient les vieux de la vieille, et on ajoutera foi, bouche bée, à tous leurs récits. Mais ceux qui auront les joues et le menton broussailleux paraîtront plus véridiques que les autres—vous verrez ça!—tant ce terme glorieux de "poilus" se sera imposé aux imaginations en fièvre. Voilà pourquoi commence une ère nouvelle: l'avenir appartient pour longtemps aux belles barbes.

Aussi n'est-il pas inutile de mettre en garde les chroniqueurs des temps futurs par une observation personnelle. Est-ce modestie, ou hygiène? Est-ce par ordre? Tous les poilus qui nous reviennent du front en permissionnaires présentent cette particularité qu'ils ont le visage soigneusement rasé et conservent à peine une petite moustache crânement relevée au fer. Ceci déroute un peu d'abord: mais il ne faut pas s'y tromper et traiter ces braves combattants de la plus belle des Croisades comme la capricieuse Eléonore traita Louis VII, de glabre mémoire. On revient vite d'ailleurs de cette impression première; dès qu'ils parlent, on est rassuré, il n'y a pas d'erreur possible: fussent-ils complètement imberbes, ce sont bien des "poilus" tout de même, —et de rudes "poilus!

G. LENOTRE.

"NOTRE DEFENCE"

(Suite de la Page 3)

jours ce que Dieu nous commande de garder et d'aimer. Aussi de garder et d'aimer cet héritage de notre langue qui ne devra partir ou mourir avec le dernier canadien-français de ce beau Canada.

Oui! il nous appartient, ce beau Canada, et nous devons toujours le garder et aussi parler notre belle langue, aussi de garder notre école, notre religion, notre drapeau, qui ce dernier doit toujours rester avec l'étendard du Sacré-Coeur qui est notre Roi.

Rappelons-nous cette promesse du Sacré-Coeur:

"Je bénirai la maison où l'image de "mon coeur sera exposée et honorée."

Le Sacré-Coeur bénira aussi notre pays si nous l'honorons d'une manire particulière.

Ne craignons pas de le défendre, car notre victoire sera plus certaine. Si nous mourons pour avoir défendu le Sacré-Coeur et la Sainte Eglise, ceux qui nous succèderons défenderons eux aussi les mêmes droits, le même Sacré-Coeur, et cette même église, qui est notre Mère et qui est notre refuge dans nos misères, dans nos épreuves.

Suivons l'exemple de nos grands hommes qui sont morts et de ceux qui vivent encore.

Eux n'ont jamais eu le moindre moment de défaillance et aussi ils ont toujours résisté à l'assaut de nos persécuteurs contre nos droits à qui l'on en veut de puis des années.

Combattons tous unis ensemble afin qu'un jour nous ayant le bonheur de pouvoir chanter le "Te Deum d'action de grâces" pour remercier Dieu de la victoire que nous aurons remporté.

Il faut aussi savoir se défendre dans les temps que nous traversons.

Cette question de savoir nous défendre est souvent posée et personne n'ose y répondre car tous ou presque tous agissent comme s'ils craignaient nos persécuteur qui en profitent pour prendre de l'avance qui sera pour nous un grand dommage qui nous causera des ennuis bien désagréables.

Nous avons droit de vivre, il faut le faire voir et d'une manière que l'on sache le remarquer, c'est-à-dire que l'on puisse reconnaître que nous ne sommes pas des lâches qui ne savent rien faire et qui ont peur de se défendre. Non! nous sommes des canadiens français et tout canadiens-français doit savoir défendre sa patrie avec énergie et constance, mais la grande chose est celle-ci de ne jamais insulter un autre qui nous persécute si on veut se défendre, on lui dit et lui fait comprendre, on lui dit et lui fait comprendre bien tranquillement ce qui en est sans lui dire des choses qui lui ferait croire que l'on le prend pour un vaut rien. La principale chose la voici: Toujours peser ses paroles avant de les dire. Si nous ne pesons pas assez nos paroles, celui qui les entendra les pesera peut être un peut trop qui ne sera pas à notre avantage.

Ne comptons pas toujours sur les autres pour nous défendre, car nous n'en auront pas toujours pour prendre notre part.

Aidons-nous nous-même et ensuite les autres nous aideront.

"Aide-toi et le ciel t'aidera."

"UN CANADIEN."

UNE MINUTE SANS TELEPHONE

Conformement à la demande du Lieutenant-Gouverneur du Manitoba pour une prière journalière d'une minute, le téléphone cessera ses opérations de 12 h. à 12.01 h. tous les jours à partir du 28 octobre au 3 novembre inclusivement.

Aucune connection, locale et longue distance, ne sera donnée à ce moment là.

Nous sommes en guerre en pleine crise. Il faut faire face à la réalité.

Pour notre nation et la cause des alliés, faisons une prière pour la victoire.

PETITES ANNONCES

A LOUER—Une maison de 6 chambres semi-moderne, eau, lumière électrique, loyer $8.00 par mois. S'adresser à A. Gauvin, Le Manitoba, 42 avenue Provencher.

ON DEMANDE—Une servante sachant le Français et l'Anglais. Salaire $30.00 par mois. S'adresser au No. 70, rue Walnut, Winnipeg. Télé. Sher 2037 48-49

Des bucherons 50 milles de Winnipeg pour couper du bois de corde $2.00 la corde et aussi des ties de chemin de fer (dormant) a 15 cts la tie. Bon bois. Pension $6.50 par semaine. S'adresser à la Fort Garry Lumber Co., 641 Somerset Block, avenue du Portage, Winnipeg. 48-51

M. F. D. Pambrun, peintre à Saint-Boniface, désire annoncer au publique qu'il est prêt à faire tout genre d'ouvrages en peinture, posage de papier (tapisserie), calsomine, etc., etc., qui lui seront confier. Estimés gratuits fournis sur demande. S'adresser au No. 172, rue Notre Dame, Saint-Boniface ou par téléphone M. 2229. —23